

Arjun Appadurai

Après
le colonialisme
Les conséquences culturelles
de la globalisation

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Françoise Bouillot
Introduction traduite par Hélène Frappat*

Préface de Marc Abéjès

PAYOT
2004 [1996]

CHAPITRE IV

Jouer avec la modernité : la décolonisation du cricket indien

La décolonisation, pour une ancienne colonie, ne consiste pas simplement à démanteler les habitudes et les modes de vie coloniaux, mais aussi à dialoguer avec le passé colonial. Rien ne donne une meilleure idée des complexités et des ambiguïtés de ce dialogue que les vicissitudes du cricket dans les pays qui ont autrefois constitué l'Empire britannique. Prenons le cas de l'Inde. Les aspects culturels de la décolonisation y affectent profondément chaque domaine de la vie publique, depuis le langage et les arts jusqu'aux idées sur la représentation politique et la justice économique. Chaque débat public de quelque importance est toujours plus ou moins sous-tendu par la question suivante : que faire des fragments et des lambeaux épars de l'héritage colonial ? Certains de ces lambeaux sont institutionnels, d'autres idéologiques et esthétiques.

Malcolm Muggeridge a dit un jour en plaisantant que « les Indiens sont les derniers Anglais vivants ». Il saisissait ainsi le fait – vrai au moins pour les élites indiennes urbanisées et occidentalisées – que, tandis que l'Angleterre elle-même se dénatrait progressivement en perdant son Empire, certains aspects de son héritage s'étaient profondément enracinés dans les colonies. En politique et en économie, la relation particulière qui unissait l'Inde et l'Angleterre n'a plus guère de sens, à présent que les Anglais se battent pour surmonter le désastre économique et que les Indiens émigrent de plus en plus aux États-Unis, au Moyen-Orient et dans le reste du monde asiatique. Il reste qu'une partie de la culture indienne d'aujourd'hui semble incarner l'Angleterre éternelle – et c'est le cricket. Il est donc intéressant d'examiner

la dynamique de décolonisation de cette sphère où le besoin de couper les liens avec le passé colonial semble moins fort.

Pour bien percevoir le processus par lequel le cricket s'est progressivement indigénisé dans l'Inde coloniale, il convient d'établir une distinction entre formes culturelles « dures » et « douces ». Les formes culturelles dures sont celles qui s'accompagnent d'un réseau de liens entre valeur, signification et pratique qui sont aussi difficiles à briser qu'à transformer. Les formes culturelles douces, en revanche, sont celles qui permettent de séparer assez facilement la performance pratique de la signification et de la valeur, et donc de permettre une transformation relativement réussie à chaque niveau. En suivant cette distinction, je dirais que le cricket est une forme culturelle dure qui modifie plus vite ceux qui sont socialisés en son sein qu'elle ne se modifie elle-même.

L'une des raisons pour lesquelles le cricket n'est pas aisément accessible à la réinterprétation, alors même qu'il franchit les barrières sociales, est que les valeurs qu'il représente sont des valeurs profondément puritaines, où l'adhérence rigide aux codes extrêmes est partie intégrante de la discipline morale de l'individu¹. Assez proche des principes de construction du Bauhaus, la forme suit ici de près la fonction (morale). Dans une certaine mesure, tout sport gouverné par des règles à quelque chose de cette dureté, qui reste cependant plus présente dans les formes de compétition qui ont fini par représenter les valeurs morales fondamentales de la société dans laquelle nous sommes nés.

En tant que forme culturelle dure, le cricket aurait dû résister à l'indigénisation. Il s'est au contraire profondément indigénisé et décolonisé, et l'Inde est souvent perçue comme souffrant d'une véritable « fièvre » du cricket². Il y a deux façons de rendre compte de cette énigme. La première, proposée par Ashis Nandy, est qu'il existe des structures mythiques sous-tendant ce sport qui le rendent profondément indien en dépit de ses origines occidentales³. L'autre approche, qui n'est d'ailleurs pas totalement contradictoire avec celle de Nandy, soutient que le cricket s'est indigénisé à travers un ensemble de processus complexes et contradictoires, parallèles à l'émergence d'une « nation » indienne issue de l'Empire britannique. Dans ce chapitre, je soutiendrai que l'indigénisation est souvent le produit d'expériences collectives et spectaculaires avec la modernité, et non

pas nécessairement de l'affinité sous-jacente des nouvelles formes culturelles avec les modèles existants du répertoire culturel.

L'indigénisation d'un sport comme le cricket a de multiples dimensions. Elle dépend notamment de la façon dont il est géré, financé et porté à la connaissance du public ; de l'origine de classe des joueurs indiens et, partant, de leur capacité à imiter les valeurs de l'élite victorienne ; de la dialectique entre esprit d'équipe et sentiment national, qui est inhérente à ce sport tout en étant implicitement corrosive pour l'Empire ; de la création et du maintien d'un réservoir de talents en dehors des élites urbaines, permettant à ce sport de survivre sur un mode autarcique ; des diverses façons dont les médias et le langage contribuent à séparer le cricket de son anglitude ; et enfin de la constitution d'un public postcolonial de spectateurs masculins qui peuvent charger le cricket des fonctions de la compétition corporelle et du nationalisme viril. Chacun de ces processus a interagi avec les autres pour indigéniser le cricket en Inde, d'une façon distincte de processus parallèles qui se sont déroulés dans d'autres colonies britanniques⁴.

À l'évidence, l'histoire du cricket dépend du point de vue selon lequel on la raconte. Ses remarquables effets dans les Caraïbes ont été immortalisés dans un recueil de C. L. R. James⁵. Les Australiens ont mené un long combat — qui s'est exprimé à travers le cricket — pour se libérer du regard protecteur et cédant que portaient sur eux les Anglais. L'Afrique du Sud trouve dans le cricket une nouvelle façon de réconcilier ses origines boer et anglaise. Mais c'est dans les colonies occupées par les peuples noirs ou à peau foncée que l'histoire du cricket est la plus angossée et la plus subtile : dans les Caraïbes, au Pakistan, en Inde et au Sri-Lanka⁶. Je ne prétends pas que les liens entre cricket et décolonisation soient les mêmes en Inde et dans toutes les autres colonies, mais c'est à n'en pas douter un fragment d'une histoire plus vaste, celle de la construction d'un cadre culturel postcolonial et global pour les sports d'équipe.

L'écuménisme colonial

Il n'est pas exagéré de dire que le cricket en Angleterre a pu, mieux que toute autre forme publique, constituer les valeurs des classes victorienne aisées et les instiller aux gentlemen anglais à titre d'éléments de leur pratique de classe, tout en permettant à d'autres d'appréhender les codes de classe de cette époque. Son histoire en Angleterre remonte à la période précoloniale et il ne fait guère de doute que ce sport est d'origine anglaise. C'est dans la seconde moitié du XIX^e siècle que le cricket a acquis l'essentiel de sa morphologie actuelle, tout en se révélant la condensation la plus puissante des valeurs de l'élite victorienne. Ces Valeurs, sur lesquelles on a beaucoup écrit, peuvent se résumer comme suit. Le cricket était par essence une activité masculine, qui exprimait les codes censés gouverner tout le comportement masculin : goût du sport, sens du *fair play* et contrôle des sentiments sur le terrain, subordination des sentiments et des intérêts personnels à ceux du groupe, loyauté sans faille envers l'équipe.

Bien que le cricket soit devenu un instrument central de socialisation pour l'élite victorienne, il contenait dès le début un Paradoxe social. Peaufiné à titre d'instrument de formation de l'élite, il a, comme toutes les formes complexes et puissantes de jeu, en même temps confirmé et créé des solidarités sportives qui transcendaient les classes. Ainsi a-t-il toujours été ouvert aux éléments les plus talentueux (et utiles) des basses classes et des classes moyennes. Ceux parmi les prolétaires de l'Angleterre victorienne qui étaient capables de se soumettre aux disciplines morales et sociales du terrain de jeu pouvaient entrer dans une intimité limitée avec leurs supérieurs. Le prix de l'admission était une totale dévotion au sport et, le plus souvent, un grand talent sur le terrain. Dans l'Angleterre victorienne, le cricket était une voie limitée vers la mobilité sociale. Bien sûr, quel que puisse être le nombre de matchs partagés, aucun Anglais ne risquait de prendre un ouvrier joueur professionnel du Yorkshire pour un Oxford Blue. Mais sur le terrain, où la coopération est indispensable, il y avait un certain répit à la brutalité des classes en Angleterre. On a aussi remarqué que c'était la présence de ces joueurs des basses classes qui avait permis aux élites victorienne d'intégrer les techniques dures indispensables pour

gagner, tout en conservant l'idée d'un esprit « sport », soit un détachement patricien vis-à-vis de l'esprit de compétition. Les joueurs professionnels des basses classes se chargeaient du sale boulot subalterne de gagner, permettant ainsi à leurs supérieurs de classe de préserver l'illusion d'un sport non compétitif de gentleman⁷. Ce paradoxe inhérent – un sport d'élite dont le code du *fair play* dictait une ouverture aux hommes d'humble origine pourvus de talent et d'une vocation – est une clé pour comprendre les débuts de l'histoire du cricket en Inde.

Pendant l'essentiel du XIX^e siècle, le cricket fut en Inde un sport ségrégué. Les Anglais et les Indiens jouaient dans des équipes adverses lorsqu'il leur arrivait de disputer le même match. Le cricket était associé aux clubs, aux institutions sociales centrales des Britanniques en Inde. Les clubs de cricket indien (et les équipes qui leur sont associées) sont largement le produit du dernier quart du XIX^e siècle, bien qu'il y ait eu un certain nombre de clubs parsi à Bombay dès les années 1840. En cela, comme à bien d'autres égards, les Parsis sont la communauté qui a servi de pont entre les goûts culturels indiens et anglais. Les équipes parsi firent des tournées en Angleterre dès les années 1880 et, en 1888-1889, la première équipe anglaise fit une tournée en Inde (bien qu'elle ait disputé la majorité de ses matchs contre des équipes entièrement formées d'Anglais, et quelques-uns seulement contre des équipes d'Indiens). Bombay a été le lieu de naissance du cricket pour les Indiens et garde encore aujourd'hui une place prééminence dans la culture du cricket indien.

Jamais le régime colonial n'a soutenu consciemment la pratique du cricket en Inde. Cela n'a pourtant pas empêché ce sport de se transformer en un instrument non officiel de la politique culturelle de l'État. Pourquoi ? En grande partie à cause de l'investissement culturel des membres de l'élite victorienne qui occupaient des positions clés dans l'administration, l'éducation et le journalisme indiens. Ils considéraient que le cricket était le meilleur moyen de transmettre les idéaux victoriens de force de caractère et de forme physique à la colonie. Lord Harris, gouverneur de Bombay entre 1890 et 1893, a sans doute été la figure la plus marquante de ce soutien quasi officiel au cricket. Les gouverneurs qui lui succédèrent, à Bombay comme ailleurs, estimaient que ce sport remplissait les fonctions suivantes : renforcer

les liens de l'Empire ; lubrifier les rapports de l'État avec diverses « communautés » indiennes, rapports qui risquaient autrement de dégénérer en émeutes (Hindous contre Musl-
mans) ; implanter les idéaux anglais de virilité et de vigueur chez les groupes indiens, perçus comme paresseux, débiles et mous. À cet égard, le cricket a été l'un des nombreux champs de bataille sur lesquels s'est constituée et réifiée une sociologie coloniale. Celle-ci voyait l'Inde comme un amas de communautés antagonistes, peuplée d'hommes (et de femmes) ayant divers défauts psychologiques. Le cricket était pour elle le meilleur moyen de socialiser les indigènes dans de nouveaux modes de conduite entre groupes et de nouveaux critères de comportement public. Si le jeu lui-même était ostensiblement tourné vers le divertissement et la compétition, sa charte sous-jacente quasi officielle était morale et politique. La contradiction implicite entre la constitution d'équipes sur la base des « communautés » et l'idéal d'un renforcement des liens civiques a influencé le développement du cricket de sa naissance à nos jours. Nous reviendrons sur ce point.

De 1870 à 1930 environ, pendant la grande période du Raj, jouer au cricket équivalait pour les Indiens à expérimentier les mystères de la vie des hautes sphères britanniques. Que ce soit par le biais des équipes venues d'Angleterre, qui comptaient dans leurs rangs des hommes s'étant connus à Eton, à Harrow, à Oxford ou à Cambridge, ou par le biais de tournées en Angleterre, une petite fraction des sportifs indiens fut initiée à la morale, aux mystères et aux rituels sociaux du cricket victorien⁸.

Les biographies et les autobiographies des meilleurs joueurs de cricket indiens de cette époque (Vijay Hazare, L. P. Jai et Mushtaq Ali), dont la carrière s'est déroulée dans les années 1940, montrent clairement qu'ils ont été exposés, malgré des origines sociales très différentes, aux valeurs associées au cricket victorien — sens du *fair play*, oubli de soi, esprit d'équipe — ainsi qu'à l'hagiographie et aux arcanes du cricket à travers tout l'Empire, et plus particulièrement en Angleterre⁹.

Mais la classe et la race ont conspiré de façon très complexe dans « l'occunémisme victorien¹⁰ » et les structures edwardiennes qui lui ont succédé. J'ai déjà mentionné que le cricket victorien s'appuyait sur de fortes distinctions de classe en Angleterre. Ces distinctions affectent encore aujourd'hui les relations

entre gentlemen et joueurs professionnels, entraîneurs et joueurs, équipes locales et sélections de championnat. Les hommes blancs de toutes les classes réunies ont contribué à créer et incarner un code sportif dont la morale patricienne était fondamentale pour les classes supérieures et dont les compétences « ouvrières » étaient déléguées à la classe laborieuse¹¹. La complexité de ce type particulier de discours colonial illustre aussi une variante de ce qui a été perçu, dans un contexte assez différent, comme l'ambivalence de ce discours¹².

Comme dans bien d'autres domaines — l'art, les convenances, le langage et le comportement —, il est désormais clair que, durant les beaux jours des colonialismes modernes, un système complexe de valeurs et de pratiques hégémonisantes et hiérarchisantes a évolué simultanément dans les métropoles et dans leurs colonies¹³. Dans le cas de l'Inde, la clé des flux complexes qui ont lié le cricket, la classe et la race dans l'occunémisme colonial est l'histoire du financement et de l'entraînement dans ce sport. Les biographies citées plus haut, ainsi qu'une excellente synthèse réalisée par Cashman¹⁴, montrent bien que, durant la période qui s'étend de 1870 à 1930, l'investissement britannique dans le cricket indien a été très complexe : il impliquait des officiers de l'armée stationnés en Inde, des hommes d'affaires anglais et des fonctionnaires du gouvernement qui contribuèrent tous à implanter l'idée du cricket dans des milieux indiens très divers. Dans le même temps, néanmoins, les princes indiens ramenaient en Inde des joueurs professionnels anglais et australiens pour former leurs propres équipes.

La phase princière du financement du cricket indien est à certains égards la plus importante dans l'analyse de l'indigénisation de ce sport. Tout d'abord, le cricket, en tant que sport d'élite, exigeait un temps et un argent dont ne disposaient pas les élites bourgeoises de l'Inde coloniale. Les princes, d'autre part, virent aussitôt dans le cricket une nouvelle extension de leurs traditions royales ; ainsi absorbèrent-ils ce sport, mais aussi le polo, le tir et le golf dans leurs répertoires aristocratiques traditionnels. Cela leur permit d'offrir de nouveaux types de spectacles à leurs sujets¹⁵, de former avec l'aristocratie anglaise des liens nouveaux et potentiellement fructueux, et de s'attirer les bonnes grâces des autorités coloniales qui, en Inde, à l'image de Lord Harris, favorisaient le cricket comme un moyen de

discipliner moralement les Orientaux. Les princes qui soutenaient le cricket étaient souvent des membres mineurs de l'aristocratie indienne, ce sport étant moins cher à financer que d'autres formes de spectacle. Ajouté au style de vie et à l'éthos des petits royaumes indiens, le cricket avait trois atouts : d'abord, son rôle, notamment dans le Nord, en tant qu'art viril de la culture aristocratique du loisir ; ensuite, ses crédits victoriens, ouvrant en Angleterre des portes qui, autrement, seraient peut-être restées obstinément closes (comme dans le cas de Ranjitsinhji) ; enfin, son rôle en tant qu'extension utile d'autres spectacles royaux qui avaient constitué une part importante des obligations et de la mystique de la royauté en Inde. Ainsi de petits et de grands princes de nombreux royaumes indiens ont-ils, au cours du XIX^e siècle, importé des entraîneurs d'Angleterre, organisé des tournois et des coupes, financé des équipes et des entraîneurs, installé des terrains, importé des équipements et des experts, et accueilli des équipes anglaises.

Surtout, les princes fournissaient à de nombreux joueurs de cricket d'humble origine, ou à leur famille, un soutien direct et indirect, ce qui permettait à ceux-ci de faire leur chemin dans de plus grandes villes, des équipes plus importantes, et d'acquérir parfois un renom national ou international. Pour beaucoup de joueurs indiens vivant en dehors des grandes villes coloniales dans l'entre-deux-guerres, les subsides d'une maison princière étaient la clé pour entrer dans le monde cosmopolite du cricket de haut niveau. Ces joueurs étaient ainsi en mesure d'attendre une certaine mobilité et d'introduire un degré considérable de complexité de classe dans le cricket indien — complexité qui persiste de nos jours.

L'indianisation du cricket s'est donc effectuée à travers un entrecroisement hiérarchisé de gentlemen britanniques en Inde, de princes indiens, d'Indiens mobiles qui faisaient souvent partie de l'administration et de l'armée, et, surtout, de ces joueurs blancs professionnels (venus principalement d'Angleterre et d'Australie) qui furent les véritables entraîneurs des grands joueurs de cricket indiens de la première moitié du XX^e siècle. Ces professionnels, dont les plus éminents sont Frank Tarrant, Bill Hitch ou Clarrie Grimmet, ainsi que des militaires britanniques et des directeurs d'université un peu mieux établis socia-

lement, et des hommes d'affaires qui finançaient leurs compatriotes, semblent avoir été les liens cruciaux entre vedettariat, aristocratie et compétences techniques dans le monde du cricket colonial en général. Ces entraîneurs professionnels fournissaient les compétences indispensables pour que ces subventions capricieuses des princes indiens (lesquels obéissaient à leurs propres fantasmes d'un idéal d'empire monarchique et aristocratique) se traduisent en équipes indiennes compétitives et réellement composées d'Indiens. Bien qu'il n'y ait pas de preuve décisive à l'appui de cette interprétation, il est très probable que des garçons tels que Mushfaq Ali, Vijay Lazare et Lala Amarnath, originaires de petites villes, auraient eu du mal à pénétrer le monde assez fermé du cricket (encore dominé par les codes sportifs anglais et victoriens) si ce sport ne s'était pas traduit en une pratique technique incarnée par ces Blancs professionnels issus des basses classes. Ainsi, on ne peut pas dire qu'un drame de classe anglophone se soit simplement reproduit en Inde. Mais grâce à la circulation de princes, d'entraîneurs, d'officiers de l'armée, de vice-rois, de directeurs d'université et de joueurs d'humble origine entre l'Inde, l'Angleterre et l'Australie, il s'est formé un régime complexe de classe impérial, au sein duquel les hiérarchies sociales indienne et anglaise se sont entrelacées pour produire, au cours des années 1930, un cadre d'Indiens n'appartenant pas à l'élite, mais se considérant à la fois comme d'authentiques joueurs de cricket et d'authentiques « Indiens ».

Le grand batteur princier Ranjitsinhji (1872-1933) est sans doute une triste exception. Pour lui, le cricket et l'anglicité étaient si profondément liés qu'il ne prit jamais très au sérieux l'idée que ce sport pût être un jeu indien. Il était le Janshabeh de Nawanager, un petit royaume du Saurashtra situé sur la côte ouest de l'Inde. Ranji occupe une place mythique dans les annales du cricket. Aujourd'hui encore, il est considéré (avec une pointe d'autres joueurs tels W. G. Grace, Don Bradman et Gary Sobers) comme l'un des plus grands batteurs de tous les temps. Cela vaut la peine de s'attarder un instant sur lui, car il nous fournit une bonne illustration de ce qu'était le cricket colonial. Ironiquement, ce fut sans doute cette profonde identification à l'Empire et à la Couronne qui lui permit de devenir le trope vivant et la quintessence d'une forme « orientale » de technique de cricket.

Ranji n'était pas seulement un grand joueur. Dans le monde du cricket, on pensait qu'il avait une aura particulière. C. B. Fry disait de lui qu'« il bougeait comme s'il n'avait pas d'os ; on n'aurait pas été surpris de voir des traces d'herbe brûlée sur le trajet de l'une de ses passes, ou une flamme bleue former un halo autour de sa batte lorsqu'il frappait l'un de ses fameux coups ». Selon Neville Cardus, « lorsqu'il frappa la balle, on vit une étrange lumière pour la première fois sur les terrains anglais ». Clem Hill, le champion international, disait simplement : « C'est plus qu'un batteur, c'est un jongleur ! » Bill Hitch, le fameux lanceur du Surrey et d'Angleterre, parlait de lui comme du « maître, du magicien ¹⁶ ».

On a vu en lui un génie indien de la batte, d'où la référence à la magie et au jonglage, à l'étrange lumière et aux flammes bleues. En fait, Ranji représentait l'envers séducteur du caractère efféminé, de la paresse et du manque d'énergie qu'incarneraient les Indiens pour de nombreux théoriciens coloniaux ¹⁷. Chez lui, la fourberie se transformait en astuce, la ruse en magie, la faiblesse en souplesse et l'efféminé en grâce. Cette aura orientale avait bien sûr beaucoup à voir avec l'impeccable pedigree social de Ranji, sa totale dévotion aux institutions anglaises (des collèges d'université jusqu'à la Couronne) et sa loyauté sans faille à l'Empire. Non seulement il révolutionna le cricket et offrit aux foules un spectacle extraordinaire quand il était à la batte, mais le public anglais put toujours voir dans ses performances une offrande loyale de l'Orient mystérieux aux terrains de jeux d'Eton. Ranji fut le modèle même de l'Anglais à peau foncée. Il est clair toutefois qu'il appartenait à cette génération de princes indiens pour qui la loyauté à la Couronne et leur fierté d'Indien étaient coextensives l'une à l'autre, bien qu'un analyste ait récemment suggéré que les fidélités de Ranji aient pu être l'expression de profonds doutes et conflits personnels ¹⁸. Son histoire n'est qu'un cas extrême d'une ironie plus générale : les princes indiens, qui étaient en majorité opposés au mouvement nationaliste, ont soutenu le cricket parce qu'ils avaient trouvé là un moyen de pénétrer le monde patricien victorien ; ce faisant, ils ont posé les bases de la maîtrise de ce sport chez les Indiens ordinaires, laquelle devait, dans les années 1930, s'épanouir en une véritable fierté de la compétence indienne en la matière.

Cricket, Empire et nation

De nos jours, l'extraordinaire popularité du cricket en Inde est clairement liée à un sentiment nationaliste. Mais, comme nous l'avons vu, ce sport a suscité, au début de son histoire dans ce pays, deux autres sortes de loyauté. La première était — et demeure — la loyauté envers les identités religieuses (communautaires). La deuxième, illustrée d'une façon plus abstraite dans le sport, était la loyauté envers l'Empire. La question qui nous intéresse ici est de savoir comment l'idée de nation indienne a émergé en tant qu'entité caractéristique du cricket.

A l'époque où les Parsi de Bombay organisaient les premiers clubs, c'est-à-dire au milieu du XIX^e siècle, l'appartenance aux communautés religieuses devint le principe visible autour duquel les Indiens se regroupèrent pour jouer au cricket. Ce principe organisateur allait rester en place jusqu'aux années 1930. Les Hindous, les Parsi, les Musulmans, les Européens et, finalement, « le Reste » (expression qui qualifiait les groupes non marqués par une communauté réunis en équipes de cricket) furent organisés en clubs. Dès le départ, il y eut de puissants débats pour ou contre cette organisation du cricket en communautés. Bien que partout ailleurs dans l'Inde princière les protecteurs du sport fussent les princes eux-mêmes, qui ne s'intéressaient pas, lorsqu'ils effectuaient des recrutements, aux principes communautaires, on avait, dans les États de l'Inde britannique, divisé les joueurs en groupes ethniques et religieux dont certains étaient antagonistes dans la vie publique en général. Ainsi le cricket devint-il un vaste champ de bataille où les joueurs et le public apprirent à se penser comme Hindous, Parsi et Musulmans, par opposition aux Européens.

De nombreux travaux historiques ont montré que ces catégories sociales étaient à la fois la création et l'instrument d'une sociologie coloniale de gouvernement ¹⁹. Mais le fait est qu'elles ont profondément pénétré l'image de soi des Indiens, ainsi que la politique et la vie culturelle indiennes. S'il est vrai que les classifications censitaires, le contrôle des fondations religieuses et le problème des électeurs séparés ont constitué les principaux champs de bataille où les problèmes d'identité communautaire ont été réifiés en tant qu'éléments d'une sociologie coloniale de l'Inde, le rôle du cricket dans ce processus ne doit pas être

sous-estimé. En Inde occidentale du moins, les fonctionnaires britanniques, tel le Gouverneur Harris, voyaient volontiers dans le cricket une soupage de sécurité à l'hostilité entre communautés et un moyen d'apprendre aux Indiens à vivre en harmonie dans la diversité. Mais enfoncés qu'ils étaient dans leurs propres fictions sur la fragmentation de la société indienne, ils ne comprirent pas que, sur le terrain de cricket comme ailleurs, ils perpétuaient des conceptions d'identité communautaire qui, dans les villes indiennes, auraient pu devenir plus fluides. D'où ce paradoxe que Bombay, qui est peut-être la ville coloniale la plus cosmopolite, ait vu son sport d'élite organisé sur des bases communautaires.

Inde Ce principe communautaire allait devenir superflu à mesure qu'augmentaient le sérieux et la qualité du cricket en Inde. De son côté, le cricket anglais reposait sur un système au sein duquel la nation était l'unité de référence, les comités (et non les communautés) en formant les sous-constituants. En d'autres termes, le territoire et l'idée de nation pour l'Angleterre, la communauté et la spécificité culturelle pour l'Inde (voir *infra*, chapitre V). Aussi, quand les équipes anglaises entamèrent leurs tournées en Inde, la question fut de savoir comment constituer une équipe « indienne » qui fût un opposant convenable. Lors des premières tournées, qui datent des années 1890, ces équipes indiennes étaient largement composées d'Anglais. Mais plus il y eut d'Indiens pour jouer à ce jeu, plus les sponsors et les entrepreneurs organisèrent d'équipes et de tournois : il était donc inévitable que se constituât un pool de talents indiens pour former une équipe indienne de premier plan. Ce processus, par lequel les Indiens ont de plus en plus tendu à représenter l'Inde dans le cricket, suit comme on peut s'y attendre l'histoire de l'évolution du nationalisme indien en tant que mouvement de masse. Dans le contexte colonial indien, le cricket jette ainsi une lumière inattendue sur la relation entre empire et nation. L'Angleterre n'étant pas superposable à l'Empire, il devait bien y avoir dans les colonies des entités parallèles contre lesquelles l'État-nation anglais pût jouer. Ainsi dut-on inventer l'« Inde » — au moins pour répondre aux objectifs du cricket colonial.

Pourtant, il y avait remarquablement peu de communication explicite entre ceux qui avaient pour tâche d'organiser le cricket en Inde sur une base tout-indienne et ceux qui, dans le parti du

Congrès tout-indien (et ailleurs), étaient à partir des années 1880 professionnellement acquis à l'idée d'une nation indienne libre. L'idée de talents indiens, d'une équipe indienne et d'une présence indienne dans le cricket international a émergé de façon relativement indépendante, sous la stimulation non officielle des soutiens financiers et des publicitaires de ce sport. Ainsi, le nationalisme du cricket a émergé comme une excoissance paradoxale, bien que logique, du développement du cricket en Angleterre. Plutôt qu'un sous-produit de la communauté imaginée des politiciens nationalistes en Inde, le cricket organisé sur une base nationale était une exigence interne de l'entreprise coloniale et nécessitait donc des entreprises parentes, nationales ou provinciales, dans les colonies.

Entre 1900 et 1930, la popularité du cricket ne fit que croître. Simultanément, le mouvement nationaliste, notamment avec Gandhi et le Congrès national indien, atteignit son apogée. Le nationalisme du cricket et une politique explicitement nationaliste entrèrent alors en contact dans la vie quotidienne des jeunes Indiens. N. K. P. Salve, célèbre politicien indien qui subventionnait le cricket, rappelle ainsi comment, au début des années 1930, ses amis et lui furent intimidés et empêchés de jouer sur un bon terrain de cricket, à Nagpur, par un certain Mr Thomas, un sergent anglo-indien chargé du terrain qui « ressemblait à un buffle africain, massif et trapu, possédant par ailleurs ses caractéristiques offensives, frustes et vulgaires²⁰ ». Après plusieurs épisodes avec ce Thomas (une figure subalterne classique chargée d'écarter les petits voyous indigènes des espaces sacro-saints de la performance impériale), le père de Salve et ses amis, tous partisans influents, au niveau local, de Gandhi, intervinrent en faveur de leurs fils auprès d'un haut fonctionnaire de Nagpur et obtinrent pour ceux-ci le droit de jouer sur le terrain quand il n'était pas utilisé de façon officielle. Le récit de Salve nous restitue la puissante sensation de crainte que leur inspirait le subalterne anglo-indien, l'attraction sensuelle de jouer sur un terrain officiel, l'outrage en tant qu'Indiens d'être écartés d'un espace public et la saveur nationaliste de leur ressentiment. Sans doute le nationalisme du cricket et la politique nationaliste officielle ont-ils rarement été accouplés consciemment dans les débats ou les mouvements publics, mais il est certain qu'ils ont affecté l'expérience du jeu, de la compétence, de l'espace et des

droits pour de nombreux jeunes Indiens dans les petites villes et sur les terrains de sport de l'Inde d'avant l'indépendance. Mais la montée de la conscience et de l'excitation liées au cricket ne peut être comprise sans une référence au rôle du langage et des médias.

Vernacularisation et médias

Les médias ont joué un rôle capital dans l'indigénisation du cricket, et tout d'abord à travers les commentaires en langue anglaise que l'on pouvait écouter sur All-India Radio, créée en 1933. Retransmis essentiellement en anglais durant les années 1930, 1940 et 1950²¹, les commentaires radio le furent de plus en plus souvent, à partir des années 1960, également en hindi, en tamoul et en bengali. Le commentaire radio multilingue est sans doute l'instrument majeur de l'acquisition par le public indien des subtilités du cricket. Si la couverture des matchs internationaux (l'Inde contre d'autres pays) est restée confinée à l'anglais, à l'hindi, au tamoul et au bengali, d'autres matchs de premier plan s'accompagnent désormais d'un commentaire radio dans toutes les langues majeures du sous-continent. Aucune étude systématique n'a encore été faite sur le rôle du commentaire vernaculaire dans la sensibilisation des Indiens non urbains à la culture cosmopolite du cricket, mais il ne fait pas de doute que ce point a constitué un facteur majeur de l'indigénisation de ce sport.

À travers les radios, qui sont accessibles à tous et attirent de vastes foules dans les gares, les cafétérias et d'autres lieux publics, les Indiens ont absorbé la terminologie anglaise du cricket, notamment sa structure de substantifs, dans toute une gamme de modèles syntaxiques vernaculaires. Ce genre de « pidgin » sportif est capital pour l'indigénisation du sport, puisqu'il permet le contact avec une forme étrangère tout en domestiquant cette forme au niveau linguistique. Ainsi, le vocabulaire élémentaire des termes de cricket en anglais est connu dans toute l'Inde, jusque dans le moindre village.

Les émissions en langue vernaculaire sont à l'origine d'expériences linguistiques complexes, hybrides et parfois déroutantes, dont la conversation suivante, rapportée par Richard Cashman,

fournit une bonne illustration. La scène se passe durant le championnat 1972-1973. Les protagonistes en sont Lala Amarnath (l'expert) et le commentateur hindou. Leur échange se situe après que le joueur Ajit Wadekar a réussi un très beau coup.

LE COMMENTATEUR : Lalaji, aap wo back foot straight drive ke bare me kya kahena chahte hain ?

LALA AMARNATH : Wo back foot nahin front foot drive thi... badi sunder thi... *wristy* thi.

LE COMMENTATEUR : Han Badi *risky* thi. Wadekar ko aisa nahin khelna chahiye.

LALA AMARNATH : Commentator sahib, *risky* nahin *wristy*. Wrist se mari hui...

[Traduction anglaise :]

LE COMMENTATEUR : Lala, what would you like to say about that straight drive off the back foot ?

LALA AMARNATH : That was a front and not a back foot drive... it was beautiful... was *wristy*.

LE COMMENTATEUR : So that was risky. Wadekar shouldn't have played like that.

LALA AMARNATH : Mr. Commentator, risky is not *wristy*. It was hit with the wrist...²²

Bien que la traduction de Cashman ne soit pas parfaite, elle montre assez clairement que la vernacularisation du cricket a ses pièges linguistiques. En revanche, Cashman ne note pas qu'à travers la discussion de telles erreurs, les commentateurs hindous arrivent à maîtriser, avec *wristy*, un terme de cricket relativement ésotérique *

L'hégémonie médiatique du cricket, dont se plaignent souvent les partisans des autres sports, s'est renforcée avec l'arrivée de la télévision. Après de très modestes débuts à la fin des années 1960, la télévision a désormais complètement transformé la culture du cricket en Inde. Comme l'ont souligné plusieurs commentateurs, ce sport, avec ses nombreuses pauses et la concen-

* *Wristy* signifie « frappé avec le poignet ». Le commentateur hindou a confondu ce terme avec le mot *risky*, « risqué », ce qui l'a mené à dire que le joueur aurait dû jouer autrement. (N.d.T.)

tration spatiale de son action, est parfaitement adapté à la télévision. Pour le public comme pour les annonceurs, c'est le modèle même du sport télévisé.

La télévision est à la pointe de la privatisation du loisir, en Inde comme ailleurs. A mesure que les espaces publics se font plus violents, plus désordonnés et inconfortables, ceux qui peuvent s'offrir la télévision consomment leurs spectacles en compagnie de leurs amis et de leur famille. C'est vrai des deux grandes passions du public : le sport et le cinéma. Grâce aux retransmissions pour l'un, aux reprises et aux cassettes pour l'autre, le stade et la salle de cinéma sont remplacés par le salon. Les matchs internationaux réunissent encore de nombreux spectateurs, mais les foules qui y assistent sont plus volatiles. Le spectacle du stade n'est plus une expérience complexe partagée par les riches et les pauvres ; c'est une expérience plus populaire et chaotique, à laquelle beaucoup préfèrent l'écran télévisé, calme, privé et omniscent. Comme partout dans le monde pour les spectacles à grande échelle, le public des matchs est lui-même un accessoire, celui d'une performance plus vaste donnée au bénéfice des téléspectateurs. La foule n'est pas là pour apprécier l'aspect vivant du spectacle, mais pour en fournir la preuve au public de la télévision. Public du spectacle selon son propre point de vue, il fait partie du spectacle pour ceux qui sont chez eux. Cela aussi fait partie du processus d'indigénisation et de décolonisation.

La télévision réduit les équipes étrangères et les vedettes à une dimension accessible ; elle domestique visuellement la nature exotique du sport, notamment pour ceux qui n'ont jusque-là suivi les matchs qu'à la radio. Et pour un pays dont les stars de cinéma sont les plus grandes célébrités, la télévision prête une autorité cinématographique au spectacle du sport. Dans une civilisation où le regard (*darsan*) est l'instrument sacré de la communion, la télévision a intensifié le statut de star des grands joueurs de cricket indiens. Ceux-ci n'ont jamais été autant adulés qu'au cours des dix dernières années, avec l'expansion de la télévision. Elle a approfondi la passion nationale pour le cricket nourrie par la radio, mais les retransmissions radio et télévisées ont été l'une et l'autre renforcées, en termes d'audience et de participation, par une nette croissance de la consommation

de livres, de journaux et de magazines sportifs, non plus seulement en anglais, mais dans les langues vernaculaires.

La prolifération d'informations, de biographies de stars, de commentaires et d'une littérature pédagogique, notamment dans les régions qui pratiquent le plus le cricket, pose la toile de fond nécessaire à la pénétration de la télévision. Tandis que ce matériel vernaculaire est lu, ou entendu par ceux qui ne savent pas lire, la radio permet d'imaginer l'événement en direct et la télévision opère la dernière transition jusqu'au spectacle. Ces formes médiatisées ont créé un public extrêmement large, expert de bien des façons dans les subtilités du sport, qui apporte au cricket les passions générées par la lecture, l'ouïe et la vue.

Le rôle de la littérature vernaculaire de masse est crucial dans ce processus. Ces livres, ces magazines et ces brochures créent en effet un pont entre les langues vernaculaires et l'anglais, transcrivent les noms et les biographies des joueurs étrangers dans l'écriture et la syntaxe indiennes, et renforcent le corpus de termes communs (mots anglais traduits littéralement en hindi, en marathi et en tamoul). Ces matériaux possèdent également un volet pédagogique : ils contiennent des schémas accompagnés d'explications détaillées sur les différents coups, les styles, les règles et la logique du cricket pour des lecteurs qui ne connaissent pas tous l'anglais. Ce processus de vernacularisation, que j'ai examiné de plus près sur un corpus en marathi²², offre un répertoire verbal qui permet à une masse d'Indiens de percevoir le cricket comme une forme linguistiquement familière, libérant ainsi ce sport de l'anglitude qui lui avait donné au départ son autorité morale et sa trame narrative.

Le commentaire vernaculaire à la radio — et plus tard à la télévision — est le premier pas vers l'appropriation du vocabulaire du cricket, parce qu'il n'offre pas seulement un vocabulaire de contact, mais aussi un lien entre ce vocabulaire et l'intensité du jeu entendu ou vu, de ses coups, de son rythme, de son excitation physique. L'anglitude de la terminologie du cricket est ainsi saisie dans les mondes de l'hindi, du marathi, du tamoul et du bengali, tout en étant mise en contact intime avec le jeu réel, qui se joue dans les rues, les cours, les cités de l'Inde urbaine et les près communaux de nombreux villages. L'acquisition de la terminologie du cricket dans la langue vernaculaire renforce ainsi le sentiment d'une compétence physique dans ce

sport, sentiment à son tour rendu plus profond et maintenu par des spots réguliers à la télévision. On imite les grandes stars du cricket, on donne leur surnom aux enfants, et la terminologie du cricket, ses coups et ses stars, ses règles et ses rythmes deviennent partie intégrante d'une pratique vernaculaire et d'un sentiment de compétence physique vécue.

Le vaste corpus de matériaux imprimés en langue vernaculaire renforce ce lien entre contrôle terminologique, excitation corporelle et expertise en offrant des informations, des statistiques et des savoirs généraux qui viennent augmenter la compétence linguistique et picturale d'Indiens qui ne sont qu'à moitié à l'aise dans le monde anglophone. Dans les nombreux livres, magazines et brochures en langue vernaculaire, les règles, les coups et la terminologie du cricket (souvent traduits directement de l'anglais, de sorte qu'ils demeurent au sein de l'écuménisme linguistique du cricket international) s'accompagnent souvent de schémas. Discuter à fond la vie et le style des joueurs de cricket indiens et étrangers, et intégrer ces discussions dans des débats approfondis sur des questions de jugement et de règles (comme l'arbitrage neutre), ont pour effet d'intégrer la terminologie du cricket au corps en tant que lieu du langage et de l'expérience. En outre, ce matériel pédagogique est livré au milieu d'inductions sur la vie des stars et de commentaires sur les événements sensationnels du cricket, ce qui a pour effet de tirer celui-ci vers un monde plus vaste de célébrités, de controverses et de contextes autres que le sport, et de l'intégrer plus encore dans un terrain linguistique familier.

Le magazine en hindi *Kriket-Kriket* offre un excellent exemple du monde « interoculaire » du lecteur vernaculaire²⁴. Il contient en effet des publicités pour des romans de gare, des bandes dessinées en hindi, divers produits corporels comme des lentilles de contact et des lotions indigènes, et des albums photo de stars du cricket. Il présente aussi des publicités pour des livres pratiques du type « faites-le vous-même » qui expliquent l'électricité ou la sténo, voire des sujets plus étranges, comme l'art de fabriquer de la graisse à outils. Enfin, de nombreuses photos couleur de joueurs de cricket et diverses informations sur des matchs et des tournois placent ce sport dans un monde splendide de vedettes proche de la métropole, dans lequel le cricket offre la suture textuelle d'un collage de matériaux beaucoup plus variés

ayant une relation quelconque avec les styles de vie et les fantasmes modernes. Les magazines comme *Kriket-Kriket* étant produits et vendus assez bon marché, leur papier et leur graphisme sont de basse qualité, et il n'est pas toujours facile de saisir la différence entre les informations et les commentaires d'un côté, et de l'autre les publicités pour d'autres types de littérature ou de services. L'effet général est celui d'un réseau sans faille d'impressions verbales et visuelles d'un cosmopolitisme dont le cricket est le tissu conjonctif. D'autres magazines vernaculaires sont plus chastes et moins « interoculaires » que celui-ci, mais comme ils viennent parmi d'autres matériaux imprimés et s'accompagnent des expériences adjacentes de la radio, de la télévision et des journaux filmés sur les matchs de cricket, il fait peu de doute que la culture du cricket consommée par les semi-anglophones est résolument postcoloniale et polyglotte.

Les biographies de stars du cricket – actuelles ou passées – que l'on trouve dans les journaux, les magazines et les livres sont encore plus significatives. Ces histoires en langue vernaculaire ont pour fonction d'intégrer la compétence et l'excitation du sport dans des narrations linguistiquement abordables. Ce n'est donc pas seulement la vie des stars qu'elles rendent compréhensible, mais tout ce qui touche au cricket. Elles fournissent ainsi la base d'une intimité renouvelée dans la réception des retransmissions radiophoniques et télévisées des matchs de cricket, et l'*heris* corporel même du plus rustre des garçons, jouant avec un mauvais équipement sur un terrain en friche, est lié sur le terrain du langage et du corps au monde des spectacles de cricket de haut niveau. Le fait que beaucoup de ces livres et brochures soient rédigés par des « nègres », ou en collaboration avec des professionnels, n'enlève rien à leur force en tant qu'instruments de compréhension du cricket pour de nombreux lecteurs situés hors du monde anglophone. En reliant la vie d'une star à des lieux, des événements, des écoles, des professeurs, des entraîneurs et des joueurs familiers, une structure narrative se crée dans laquelle le cricket devient plus vivant, et ses stars plus accessibles²⁵.

La force générale de l'expérience des médias est ainsi puissamment synesthésique. Le cricket est lu, entendu et vu. La force de ces expériences quotidiennes, les aperçus occasionnels de matchs et de stars vivantes, et les événements plus prévisibles

du spectacle du cricket à la télévision, tout concourt non pas simplement à vernaculariser le cricket, mais à introjecter les termes et les tropes du cricket dans les pratiques et les fantasmes corporels de beaucoup de jeunes Indiens. L'imprimé, la radio et la télévision se renforcent puissamment les uns les autres pour créer un environnement dans lequel le cricket est à la fois plus grand-que-la-vie (par ses stars, ses spectacles et son association avec la brillante des matchs mondiaux et de la narration internationale), et proche de la vie, parce qu'il a été rendu dans des vies, des manuels et des informations qui ne sont plus transmises par l'anglais. Lorsque des Indiens issus de diverses régions linguistiques de l'Inde voient et entendent les récits de la radio et de la télévision sur le cricket, ils ne sont plus des néophytes s'efforçant de saisir une forme anglaise, mais des spectateurs culturellement informés, pour qui le cricket a été profondément vernacularisé. Il se crée ainsi un ensemble complexe de boucles sensibles et pédagogiques à travers lequel la réception du cricket devient un instrument crucial de la subjectivité et de l'action dans le processus de décolonisation.

L'Empire contre-attaque

À l'arrivée, la décolonisation implique l'acquisition d'un savoir culturel en matière de cricket par un public de masse, et cet aspect de la décolonisation suppose un mode d'appropriation des compétences que nous sommes tous enclins à applaudir. Mais il existe aussi une dimension de production de la décolonisation, et nous entrons ici dans le monde complexe de l'esprit d'entreprise et du spectacle, de la subvention d'État et des immenses profits privés.

S'il est vrai que les Indiens les plus pauvres et les plus ruraux ont pu pénétrer le monde cosmopolite du cricket à l'aide d'un soutien royal ou officiel dans l'entre-deux-guerres, la base de classe relativement large même des meilleures équipes indiennes n'aurait pu se maintenir après la Seconde Guerre s'il n'avait pas existé un modèle fascinant et fort inhabituel de financement du cricket par les plus grandes entreprises, notamment à Bombay, mais pas seulement. Le subventionnement du cricket par les grandes entreprises est un facteur intrigant dans la sociologie

du sport indien. Ses points essentiels sont les suivants : de nombreuses compagnies prestigieuses choisirent d'embaucher des joueurs de cricket exceptionnels au début de leur carrière, de leur laisser une liberté considérable pour qu'ils puissent respecter les rigoureux calendriers d'entraînement, se maintenir en forme et, surtout, d'avoir un emploi régulier après la fin de leur carrière dans le cricket. On a vu cette embauche de joueurs de cricket, originellement à Bombay dans les années 1950, comme une forme bénéfique de publicité sociale, assurant la popularité de firmes qui soutenaient un sport de plus en plus populaire, la renommée de certaines stars, et une bonne image nationale dans la compétition internationale. Cette embauche des joueurs a permis en premier lieu la promotion de talents dans les grandes villes ; mais en outre, dans le cas de la Banque d'État indienne (une énorme part du service public), d'excellents joueurs ont été recrutés dans diverses agences à travers tout le pays, de sorte que ce financeur a suscité à lui seul le cricket loin de ses bases urbaines. Le financement du cricket par l'industrie a donc permis d'offrir un système quasi professionnel de sécurité dans un sport dont l'amateurisme est l'un des plus puissants idéaux, tout en permettant d'attirer de jeunes aspirants joueurs issus des classes les plus pauvres dans les régions semi-rurales de l'Inde.

En retour, ce soutien de l'industrie a permis à l'État de faire un investissement relativement bas dans le cricket et d'en tirer pourant un large profit en termes de sentiment national. Si le financement du cricket depuis la Seconde Guerre mondiale a été surtout une entreprise commerciale de la part des grandes firmes (entrant dans leurs budgets de relations publiques et publicitaires), l'État indien s'est montré généreux en augmentant son soutien médiatique à ce jeu. Cette alliance entre des investissements contrôlés par l'État — par le biais des médias, de la loi et de l'ordre, d'intérêts commerciaux privés offrant une sécurité aux joueurs — et un organisme public complexe (bien que non gouvernemental) appelé le *Board of Control* a créé l'infrastructure qui a transformé le cricket en une passion nationale majeure depuis l'indépendance en 1947.

La phase télévision de l'histoire du cricket indien fait bien sûr partie de la récente et intense commercialisation du cricket et de la marchandisation de ses stars qui l'accompagne. Comme d'autres figures du sport dans le monde capitaliste, les meilleurs

joueurs indiens sont désormais des métamarchandises, eux-mêmes mis en vente tout en favorisant la circulation d'autres marchandises. Le sport est de plus en plus entre les mains de publicitaires, de promoteurs et d'entrepreneurs, la télévision, la radio et les journaux nourrissant de leur côté la passion nationale pour ce jeu. Cette marchandisation des spectacles publics apparaît à première vue comme la simple expression indienne d'un processus global et semble donc représenter non pas la décolonisation ou l'indigénisation, mais la recolonisation par les forces du capital international. Mais ce qu'elle représente surtout, c'est le désir agressif des capitalistes indiens de s'approprier le potentiel du cricket à des fins commerciales.

Transformé en une passion nationale par le processus du spectacle, le cricket est devenu au cours des vingt dernières années une question de divertissement de masse et de mobilité pour certains, et s'est donc auréolé d'une image de victoire²⁶. Les foules indiennes sont soudain devenues plus gourmandes de victoires indiennes dans les matchs internationaux et plus sévères à l'égard des échecs, que ce soit à l'étranger ou en Inde. Ainsi, les joueurs, les entraîneurs et les managers marchent sur un fil plus étroit qu'il ne l'a jamais été. Tout en empochant les bénéfices de la stansisation et de la commercialisation, ils doivent se montrer de plus en plus attentifs aux critiques et au public, qui ne tolèrent pas les revers, même temporaires. Il en est résulté une pression de plus en plus forte pour l'excellence technique.

Après une sérieuse dégringolade du milieu des années 1950 à la fin des années 1960, les joueurs indiens ont remporté plusieurs victoires exceptionnelles en 1971 sur les Caraïbes et l'Angleterre, chez eux comme chez leurs opposants. Bien que l'équipe de 1971 ait été saluée par le public et les critiques, on a laissé entendre que ces victoires devaient beaucoup à la chance et à la mauvaise forme des adversaires. Néanmoins, 1971 a marqué un tournant pour le cricket indien, sous la direction d'Ajit Wadekar. L'équipe a ensuite connu plusieurs revers, mais il reste que les joueurs indiens avaient montré qu'ils pouvaient battre leurs anciens maîtres coloniaux et les formidables joueurs caribéens chez eux. Ces victoires de 1971 ont marqué psychologiquement l'avènement d'une puissance nouvelle dans le cricket indien.

Dans les années 1970, chaque championnat était dominé par

les Caraïbes, qui semblaient trop imposantes pour être touchées, avec leurs brillants batteurs, leurs extraordinaires (et effrayants) lanceurs, et leur vitesse sur le terrain. Le cricket est devenu le sport par excellence des Caraïbes, les autres équipes s'efforçant péniblement de rester au niveau. Dans ces conditions, le plus beau moment pour le cricket indien a été sa victoire sur une puissante équipe des Caraïbes dans les championnats de 1983. Avec cette victoire, l'Inde s'est établie comme une force mondiale du cricket international, dont les véritables protagonistes étaient les Caraïbes et le Pakistan plutôt que l'Angleterre et l'Australie. L'Afrique du Sud, la Nouvelle-Zélande et le Sri Lanka sont restés largement en dessous du niveau des championnats de cricket. Vers 1983, l'Angleterre apparaissait comme une étoile morte en cricket (à part quelques stars occasionnelles comme Ian Botham) et l'Inde comme une force majeure.

Les anciennes colonies noires et foncées dominaient désormais le cricket mondial, mais il est surtout significatif que leur triomphe coïncide avec une période où l'impact des médias, la commercialisation et la passion nationale ont presque totalement érodé les vieilles valeurs victoriennes associées au cricket. C'est maintenant un sport agressif, spectaculaire, souvent assez peu fait play, avec un public avide de victoires nationales et des joueurs et des promoteurs avides d'argent. Il est difficile d'éviter la conclusion que la décolonisation du cricket ne se serait pas produite si ce sport n'avait pas été détaché de son origine morale victorienne. Ce processus n'est pas limité aux colonies : on a remarqué que le thatchérisme en Angleterre a beaucoup fait pour éroder l'idéologie du fait play qui dominait autrefois le cricket dans son propre pays d'origine²⁷.

Le cricket appartenait désormais à un autre monde moral et esthétique, fort éloigné de celui imaginé par Thomas Arnold of Rugby. Rien ne marque autant ce changement d'ethos que l'avènement de ce phénomène professionnalisé, strictement commercial, qu'est le World Series Cricket (WSC), un package de cricket global, centré sur les médias, créé par un Australien du nom de Kerry Packer. Cette compétition a été la première menace majeure à la fois contre l'écumenisme colonial du sport amateur et l'éthique d'après-guerre du nationalisme du cricket, centrée comme elle l'est sur la plus grande innovation dans ce sport depuis la guerre — le « cricket en un jour », dans lequel

une seule journée de jeu (au lieu de cinq ou plus) décide de l'issue du tournoi. Le cricket en un jour encourage la prise de risques, l'agressivité et la bravade, tout en convenant parfaitement à l'attention soutenue que demande la publicité télévisée et à un plus grand nombre d'événements sur le terrain. Le World Series Cricket de Packer a contourné la loyauté nationale au nom du divertissement médiatisé et de rapides bénéfices économiques pour les joueurs. Les joueurs caribéens, anglais, australiens et pakistanais ont été prompts à en voir les avantages. Mais en Inde, les joueurs ont été plus lents à réagir, puisque leur structure de financement leur offrait une bien plus grande sécurité que n'en avaient leurs homologues ailleurs. Pourtant, l'entreprisa de Packer a été le signal que le cricket s'était déplacé dans une nouvelle phase, postnationaliste, cette fois, où la valeur du divertissement, la couverture des médias et la commercialisation des joueurs allaient transcender la loyauté nationale du début de l'indépendance, et l'éthique victorienne d'amateurisme de la période coloniale.

Aujourd'hui, le cricket indien représente une configuration complexe de chacune de ces transformations historiques. La structure des règles du jeu et les codes de comportement sur le terrain sont toujours régulés en théorie par les valeurs victorienne classiques de retenue, d'esprit « sport » et d'amateurisme. En même temps, la loyauté nationale constitue une puissance contrepartie à ces idéaux, tandis que les foules et le public de la télévision réclament, eux, la victoire à tout prix. Mais du point de vue des joueurs et des promoteurs, le souci du code victorien et nationaliste est subordonné au flux transnational de talents, de célébrité et d'argent.

Ce nouvel ethos est parfaitement illustré par la Coupe d'Australasie, de création récente, qui se déroule dans le minuscule Etat du Golfe Sharjah, lequel accueille une considérable population d'immigrés indiens et pakistanais. Cette coupe fait ressortir la logique à la fois commerciale et nationaliste du cricket contemporain. Au cours de la séquence finale du match décisif de 1986, regardé par quinze millions de téléspectateurs, il a fallu quatre tours au Pakistan pour gagner par un coup contre la dernière balle du match. Parmi les spectateurs du stade se trouvaient des vedettes de cinéma et d'autres célébrités d'Inde et du

Pakistan, ainsi que des migrants sud-asiatiques gagnant leur vie dans le Golfe.

La coupe Sharjah est bien loin du terrain de jeu d'Etton. Avec son financement par l'argent du pétrole, son public semi-proletarien de travailleurs migrants indiens et pakistanais du golfe Persique, les stars de cinéma venues du sous-continent assises sur ses gradins créés par la richesse pétrolière islamique, son énorme public de téléspectateurs sur le sous-continent, l'argent de sa coupe avec des sponsors publicitaires comme s'il en pleuvait et son cricket assoiffé de sang, elle est bien le dernier coup assené au code des classes supérieures victorienne, au sein d'un écumenisme global tout différent. Après Sharjah, tout le cricket est du cricket troyland, non à cause des changements de règle spectaculaires associés à cette célèbre forme de cricket, mais du fait d'avoir réussi à détourner un rituel de son hégémonie anglaise et de sa morale victorienne originelles. Du point de vue de Sharjah, ce sont les Etroniens qui apparaissent comme les Troylandais d'aujourd'hui.

La décolonisation du cricket est aussi la corrosion du mythe du Commonwealth, cette alliance souple de nations unies par leur ancien statut de parties de l'Empire britannique. Le Commonwealth est largement devenu une communauté sportive. Politiquement, il n'est plus que l'ombre pâle des civilités de l'empire. En matière de commerce, de politique et de diplomatie, il n'est plus qu'une farce. Les Fidjiens excluent les immigrés indiens de la citoyenneté des Fidji ; les Sinhala et les Tamouls s'entretiennent au Sri Lanka (pendant que le cricket sinhala est en tournée en Inde) ; le Pakistan et l'Inde sont en permanence au bord de la guerre ; les nouvelles nations africaines mènent une série de combats entre voisins.

Pourtant, les jeux du Commonwealth sont une entreprise internationale et sérieuse, et le cricket mondial est encore l'affaire du Commonwealth. Mais le Commonwealth constitué par le cricket de nos jours n'est pas une communauté ordonnée d'anciennes colonies, retenues ensemble par une adhésion commune à un code victorien et colonial. C'est une réalité agnostique, dans laquelle une série de pathologies (et de rêves) postcoloniaux s'inscrivent sur la toile de fond d'un héritage colonial commun. N'étant plus un instrument destiné à socialiser

les hommes noirs et foncés sous l'étiquette publique de l'Empire, c'est désormais un instrument pour mobiliser le sentiment national au service de spectacles et d'une marchandisation trans-nationaux.

La tension particulière entre nationalisme et décolonisation se perçoit particulièrement dans la diplomatie du cricket entre l'Inde et le Pakistan, qui implique des niveaux multiples de compétition et de coopération. Peut-être le meilleur exemple de coopération dans l'esprit de la décolonisation est-il le très complexe processus à travers lequel les politiciens et les bureaucrates au plus haut niveau des deux nations antagonistes ont coopéré dès le milieu des années 1980 pour que la prestigieuse Coupe du monde d'Angleterre se déroule cette fois (1987) sur le sous-continent, avec l'appui financier du Reliance Group of Industries (l'une des entreprises les plus vastes et les plus agressives de l'Inde contemporaine) et l'approbation des dirigeants des deux pays²⁸. Pourtant à Sharjah, ainsi qu'à chaque rencontre en Inde, au Pakistan ou ailleurs depuis la partition, les matchs de cricket entre l'Inde et le Pakistan sont des guerres nationales à peine déguisées. Le cricket n'est pas tant une soupape de sécurité pour l'hostilité entre les deux populations, qu'une arène complexe où se réactive le curieux mélange d'animosité et de fraternité qui caractérise les relations entre ces deux États-nations précédemment unis. L'Angleterre, en tout cas, ne fait plus partie de l'équation, que ce soit dans la politique tendue du Cachemire ou sur les terrains de cricket de Sharjah.

La couverture journalistique récente de l'Australia Cup à Sharjah²⁹ suggère que les États du Golfe ont pris une prééminence croissante en tant que sites du cricket international, et que la rivalité entre l'Inde et le Pakistan a été délibérément à la fois encouragée et contenue pour créer un simulacre de leur tension actuelle à propos du Cachemire. Alors que les armées se font face de part et d'autre de la frontière, les équipes de cricket offrent un simulacre de guerre parsemé de stars sur le terrain de jeu.

Les moyens de la modernité

Il nous reste maintenant à revenir aux problèmes généraux posés au début de ce chapitre. L'exemple du cricket donne une indication sur ce qu'il faut pour décoloniser la production de la culture dans le cas des formes culturelles dures. Ici, et notamment du point de vue indien, les forces clés qui ont étrodé le cadre moral et didactique victorien du cricket sont les suivantes : l'indigénisation du subventionnement – à savoir trouver des financeurs indigènes dont le style puisse contenir la forme, ainsi que des publics à amener dans le spectacle lui-même ; un soutien de l'État par le biais de subsides massifs aux médias ; et un intérêt commercial, soit dans la diversité contemporaine des formes possibles de marchandisation, soit sous la forme moins habituelle d'un subventionnement des joueurs par l'industrie. Seule cette puissante alliance de forces a permis dans le cas indien de séparer progressivement le cricket de son cadre de valeurs victorienne et de l'animer par de nouvelles forces associées au marketing et au spectacle.

Pourtant, tous ces facteurs ne suffisent pas à expliquer pourquoi le cricket est une passion nationale. Pourquoi, au lieu de simplement s'indigéniser, est-il devenu le symbole d'une pratique sportive qui semble incarner l'Inde elle-même ? Pourquoi, de Sharjah à Madras, est-il regardé avec une telle attention dans les stades comme dans tous les autres contextes médiatiques ? Pourquoi les stars du cricket sont-elles adorées, peut-être plus encore que leurs homologues du cinéma ?

La réponse à ces questions tient sans doute, en partie, aux liens profonds entre les idées de jeu dans la vie humaine³⁰, de sport organisé mobilisant à la fois des sentiments puissants de nation et d'humanité³¹, et de sport agonistique recalibrant la relation entre loisir et plaisir dans les sociétés industrielles modernes³². On peut donc voir le cricket comme une forme de jeu agonistique qui s'est emparé de façon décisive de l'imagination indienne.

Mais pour rendre compte de la place centrale qu'occupe le cricket dans l'imagination indienne, il faut comprendre comment ce sport établit des liens entre la différence sexuelle, la nation, l'imagination et l'excitation corporelle. Il est vrai que parmi les hautes classes indiennes, surtout dans la mesure où elles peuvent

s'isoler des masses (soit dans leurs propres demeures, soit dans des tribunes réservées au stade), les femmes sont devenues à la fois des joueuses et des fans de cricket. Pourtant, pour la nation en général, le cricket est une activité dominée par les hommes – les joueurs, les managers, les commentateurs, les supporters et le public du stade. Les spectateurs masculins, même lorsqu'ils ne forment pas la majorité du public au stade ou devant la télévision, sont les spectateurs privilégiés du jeu, parce que les championnats ou les grands matchs de finale ne comptent que des joueurs masculins. Le regard de la femme indienne, du moins jusqu'ici, est deux fois repoussé, puisqu'elle regarde le plus souvent des hommes jouer, mais aussi des hommes regardant d'autres hommes jouer. Pour le spectateur masculin, regarder du cricket est une activité où il s'engage profondément sur le plan de l'*hexis corporel*³³, puisque la plupart des Indiens de moins de quarante ans ont vu des matchs de cricket, ou ont joué eux-mêmes une version locale de ce jeu, ou ont lu et vu quelque chose de sa pratique. Ainsi, le plaisir de voir du cricket pour un Indien, que n'égale aucun autre sport, est ancré dans le plaisir corporel de jouer, ou d'imaginer jouer au cricket.

Mais dans la mesure où le cricket, à travers l'énorme convergence de l'État, des médias et des intérêts du secteur privé, a fini par être identifié à l'« Inde », avec des compétences « indiennes », des tripes « indiennes », un esprit d'équipe « indien » et des victoires « indiennes », le plaisir corporel qui est au cœur de l'expérience masculine du regard est en même temps part de l'érotisme de la nation. Cet érotisme, notamment pour les jeunes hommes de la classe ouvrière et du lumpen, est profondément lié à la violence, pas seulement parce que tout sport agonistique encourage l'agressivité, mais parce que les exigences contradictoires de classe, d'éthnicité, de langage et de région font en fait de la nation une communauté profondément contestée. Le plaisir étroit de regarder du cricket pour des sujets masculins indiens est le plaisir du passage à l'acte dans une communauté imaginaire, plaisir violemment contesté dans la plupart des autres arènes³⁴. Ce plaisir n'est ni pleinement cathartique ni totalement par procuration, parce que jouer au cricket est proche de, ou fait partie de l'expérience de nombreux Indiens mâles. Il est toutefois magnifié, politisé et spectacularisé sans perdre ses liens avec l'expérience vécue de la compétence corporelle et du lien ago-

nistique. Cet ensemble de liens entre différence sexuelle, imagination, nation et excitation ne pourrait exister sans un groupe complexe de contingences historiques impliquant l'empire, les subventions, les médias et le commerce – contingences posant les conditions de l'intérêt actuel pour le cricket en Inde.

Nous pouvons maintenant revenir au puzzle par quoi nous avons commencé. Comment le cricket, une forme culturelle dure, reliant fermement la valeur, la signification et la pratique, est-il devenu si profondément indianisé, ou, d'un autre point de vue, dé-victorianisé ? Parce que dans le processus de sa vernacularisation (par le biais des livres, des journaux, de la radio et de la télévision) il est devenu un emblème de la nation indienne en même temps qu'il s'inscrivait, en tant que pratique, dans le corps indien (masculin). La décolonisation dans ce cas n'implique pas seulement la création de communautés imaginées à travers le fonctionnement du capitalisme de l'imprimé comme l'a suggéré Anderson³⁵, mais implique aussi l'appropriation de compétences corporelles agonistiques susceptibles ensuite de prêter une passion et un objectif à la communauté ainsi imaginée. Ceci peut être la contribution spécifique du sport de spectacle (opposé aux nombreuses autres formes de culture publique) à la dynamique de la décolonisation.

Le genre sexuel, le corps et l'érotisme du désir de nation pouvant entrer dans une puissante conjoncture à travers d'autres sports (comme le foot-ball et le hockey, qui sont très populaires en Inde même aujourd'hui), on peut se demander une fois encore : pourquoi le cricket ? Je dois ici faire un bond spéculatif et proposer que le cricket est le centre idéal de l'attention nationale et de la passion nationaliste, parce qu'il permet à une grande variété de groupes au sein de la société indienne d'expérimenter ce que l'on pourrait appeler « les-moyens de la modernité ». A ces groupes qui constituent l'État, notamment à l'aide du contrôle qu'ils exercent sur la télévision, il offre le sentiment de pouvoir manipuler le sentiment nationaliste. Aux technocrates, publicitaires, journalistes et éditeurs qui contrôlent directement les médias, il offre le sentiment de leur compétence dans le maniement des techniques du sport télévisé, de la publicité du secteur privé, du contrôle de l'attention du public et, en général, la maîtrise des médias eux-mêmes. Au secteur privé, le cricket offre un moyen de lier le loisir, le vedettariat et le nationalisme,

d) offrant ainsi un sentiment de maîtrise sur les techniques marchandes et la promotion. Au public, le cricket offre le sentiment d'un savoir culturel dans un sport mondial (associé au sentiment encore vivant de la supériorité technologique de l'Occident) et le plaisir plus diffus de l'association au *glamour*, au cosmopolitisme et à la compétitivité nationale. Au spectateur des classes élevées et moyennes, le cricket offre les plaisirs privatifs du vedettariat et du sentiment nationaliste introduits jusque dans l'atmosphère tranquille et assainie de son propre salon. À la classe ouvrière et aux jeunes lumpen, il offre le sentiment d'appartenance à un groupe, la violence potentielle et l'excitation corporelle qui caractérisent le foot-ball en Angleterre. Aux ruraux, le cricket (correctement vernacularisé) donne la sensation d'avoir un contrôle sur la vie des stars, le destin des nations, et l'électricité des villes. Dans tous les cas, alors que les objectifs de la modernité peuvent être compris (et contestés) diversement, comme la paix mondiale, la compétence nationale, la célébrité individuelle, et la virilité ou la mobilité d'équipe, les moyens de la modernité contenus dans le cricket impliquent une confluence d'intérêts vivants, où les producteurs et les consommateurs de cricket peuvent partager l'excitation de l'Indianness sans ses nombreux éléments de division. Finalement, bien que peut-être de façon moins consciente, le cricket donne à tous ces groupes et acteurs le sentiment d'avoir dépouillé ce jeu de son habitus anglais dans les colonies, tant au niveau du langage, du corps et de l'action que de la compétition, de la finance et du spectacle. Si le cricket n'existait pas en Inde, quelque chose de ce genre aurait sans doute été inventé pour la conduite d'expériences publiques avec les moyens de la modernité.